

L'enfant bosselé

Jean-Jacques Pelletier

Numéro 55, mars-avril-mai 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19568ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, J.-J. (1994). L'enfant bosselé. *Nuit blanche*, (55), 28–29.

L'enfant bosselé

*Nouvelle inédite
de Jean-Jacques Pelletier*

A sa naissance, Hugo ressemblait à une tortue. Il avait un cou trapu, des membres anormalement courts qui se repliaient sur son corps à la moindre alerte et le teint vaguement verdâtre.

Un oncle vit tout de suite la ressemblance et ne put s'empêcher d'en faire la remarque. Le surnom lui resta. Ses parents l'appelèrent, avec une affection non dénuée d'humour : « ma petite tortue ». Ils n'avaient encore aucune idée des problèmes que peut impliquer l'éducation d'une « tortue ».

Pour des parents, les premiers bobos d'un enfant, surtout lorsqu'il s'agit d'un premier-né, sont souvent l'occasion des inquiétudes les plus extravagantes. Avec Hugo, l'expérience fut particulièrement pénible. On aurait dit qu'il attirait les coups. Ou plutôt, qu'il n'arrivait pas à se protéger correctement. Tout ce qui menaçait de le frapper d'une façon ou d'une autre, ou simplement de tomber sur lui, trouvait le moyen de l'atteindre. Même les objets inanimés réussissaient à se trouver exactement à l'endroit qu'il fallait pour qu'il s'y frappe.

On aurait dit qu'il réagissait toujours en retard. Comme s'il était ailleurs. Que le temps qu'il lui fallait pour revenir à lui l'empêchait toujours de réagir assez rapidement.

À cause de cette lenteur, les parents se mirent à craindre que leur fils ne soit « attardé ». Désormais, lorsqu'ils l'appelaient « ma petite tortue », ce n'était pas sans un certain malaise.

Mais là n'était pas le plus inquiétant : non seulement Hugo était-il souvent blessé, mais ses blessures prenaient une forme totalement inédite. Ainsi, lorsqu'il se heurtait le front sur le coin d'une table, au lieu de lui pousser une bosse, il se formait un creux. Au lieu d'enfler, la partie blessée semblait se rétracter. Comme un objet dont la surface s'enfonce sous le choc d'un autre objet plus dur.

Très rapidement, ses multiples mésaventures laissèrent sur son corps toute une série de traces en creux, des traces dont la profondeur traduisait la force des différents impacts. Sa peau ressemblait à une pièce de tôle qu'un plaisantin se serait amusé à marteler.

Médicalement, à part la bizarrerie du phénomène, tout semblait normal. Les lésions cicatrisaient bien, les ecchymoses disparaissaient au bout de 5 à 6 jours... Il n'y avait que cette propension étrange des zones blessées à s'enfoncer sous l'impact. Précisément comme une tortue qui se rétracte devant le danger.

Psychologiquement, un phénomène analogue se produisit : à mesure qu'il rencontrait les inévitables exigences de ses parents et du reste de la société, ses préférences et ses goûts se firent de plus en plus discrets. Il évitait toute confrontation, se moulant autour des pensées et des désirs des autres. Rien ne semblait l'atteindre.

À l'école, son visage cabossé lui valut d'abord les moqueries de ses camarades. Il réagit alors de façon typique : en se dérobant. Il évitait toute confrontation. Non seulement acceptait-il les moqueries, mais il les reprenait à son compte, les améliorait... Rapidement, il devint le plus populaire de son groupe. Il était à la fois l'équivalent du bon gros, qui fait rire les autres, et celui avec qui tout le monde se sent à l'aise, celui à qui on va parler quand ça va mal.

À l'âge de s'intéresser aux filles, c'est tout naturellement qu'il perfectionna son rôle. Malgré un visage de plus en plus raviné, séquelle d'une propension grandissante aux heurts et accidents de toutes sortes, il était le confident préféré des filles. Avec lui, elles avaient l'impression de ne jamais déranger. De pouvoir tout dire. De ne jamais se heurter à de l'incompréhension.

Évidemment, aucune ne l'aimait. Ce qui ne l'étonnait pas tellement, compte tenu de son apparence.

Lorsqu'il tomba amoureux, il demanda à ses parents de lui refaire le visage. De lui payer une chirurgie esthétique. En lui-même, il était certain que, s'il avait une apparence normale, il n'aurait aucun problème à se faire aimer.

Quand on lui enleva les bandages, il fut étonné du résultat. C'était du beau travail. Toute sa figure était parfaitement lisse. Il avait peine à se reconnaître.

Dès qu'il jugea son visage suffisamment désenflé, il alla trouver celle dont il était amoureux. Tout d'abord, elle ne le reconnut pas. Puis, lorsqu'il lui déclara son amour, elle lui expliqua, le plus gentiment qu'elle put, qu'elle le considérait comme un ami. Un bon ami. Qu'elle l'appréciait beaucoup. Elle avait de l'affection pour lui. Mais il n'était pas question de relations amoureuses. Il était pour elle une sorte de nou-nours grandeur nature, ajouta-t-elle. Avec un clin d'œil complice, à peine séducteur, qui disait son espoir que rien ne serait changé entre eux.

Hugo sentit un creux se former au niveau de son diaphragme. Sa respiration se raccourcit. Il étouffait légèrement. Comme si sa respiration n'arrivait plus tout à fait à suffire, sous l'effet d'une pression continue.

Évidemment, rien ne parut. Il lui assura qu'ils demeureraient de bons amis. Mais la pression demeura. Et, par la suite, il se mit à ressentir à cet endroit le choc des événements qui le heurtaient. Sa respiration se fit de plus en plus courte. De plus en plus difficile.

En même temps, les résultats de son opération commencèrent à se résorber, comme si son visage n'arrivait pas à se réinstaller de façon stable dans les creux que la chirurgie avait comblés. Il avait de la difficulté à occuper tout l'espace de son corps. Et sa peau s'épaississait. Dans les creux, il se formait une sorte de corne qui envahissait progressivement le reste du corps.

Il n'eut pas le choix de chercher de l'aide.

Lors de sa première séance de thérapie, le psychologue lui donna une craie et lui demanda de dessiner sur le sol un cercle représentant la frontière de son espace personnel.

Avec réticence, Hugo finit par s'exécuter. Il traça un cercle accidenté, avec toute une série de brèches. Le cercle était serré contre lui et les ouvertures avaient une forme d'entonnoir orienté vers l'intérieur.

– Comment est-ce que tu te sens?... Est-ce que tu as assez d'espace?

– Ça peut aller.

– Est-ce que ça pourrait être mieux?

– Peut-être. Mais ça va.

– Comment est-ce que ça pourrait être mieux?

– Je ne sais pas...

Le thérapeute lui proposa alors de faire une expérience : retracer la frontière, mais en faisant un cercle parfait. Sans aucune brèche.

Hugo obtempéra sans enthousiasme.

Aux questions du thérapeute, il finit ensuite par répondre qu'il le trouvait plus beau, mais qu'il se sentait mal à l'aise. Il étouffait un peu.

– Est-ce que tu manques de place? Tu peux l'agrandir, si tu veux...

Hugo en traça un plus large. Son angoisse augmenta.

Les limites étaient hors de portée de bras, expliqua-t-il. En cas d'impact, il ne pourrait pas les soutenir.

La pression, au creux de son diaphragme, devint intolérable.

Il redessina le cercle en plus petit et il se sentit mieux. Puis il ajouta quelques brèches. Pour respirer.

Le thérapeute lui fit prendre plusieurs respirations profondes. Jusqu'à ce qu'une sorte de picotement se fasse sentir partout à la surface de son corps.

– Le cercle définit ton territoire, dit-il. C'est l'espace dont tu as besoin pour respirer. Tu l'entretiens avec ta respiration. Imagine que ton souffle sort de ta bouche et t'enveloppe. Qu'il forme une bulle autour de toi... Il faut que tu apprennes à créer ton espace. À l'occuper... À force de te replier à l'intérieur, ton corps devient rigide, se transforme en carapace...

Après plusieurs mois de discipline, plusieurs mois à faire des exercices assidus de respiration, les creux qui parsemaient son corps commencèrent lentement à se combler. Son corps reprenait sa forme. Occupait tout son espace. En même temps, sa peau s'assouplissait, la corne perdait du terrain.

Cet espace qu'il réoccupait avec son corps, il le réinvestissait aussi dans ses relations avec les gens. Ses goûts, ses opinions s'affirmaient de façon plus nette. Plus tranchée. La tortue ressortait la tête.

Bien sûr, tout n'allait pas sans heurts. Certains jours, particulièrement lorsqu'il avait dû essuyer une rebuffade sévère ou affronter l'incompréhension successive de plusieurs personnes, des creux réapparaissaient. Comme si sa peau conservait la mémoire de ses anciennes blessures, qu'il avait une vulnérabilité particulière à s'effondrer corporellement, aux endroits qu'il avait déjà désertés.

Dans ces moments-là, il recourait de façon intensive aux techniques de respiration. Littéralement, il se regonflait.

Avec le temps, il apprit à s'affirmer de façon sereine. Sans s'opposer de façon inutile lorsque les autres se muraient ou ne voulaient rien savoir. Il apprit à se protéger en esquivant les attaques, à laisser passer ce qui pouvait le menacer sans en faire de cas. Il trouvait seulement triste que les autres ne le comprennent pas, que la communication ne soit pas possible. Ils y perdaient de part et d'autre, mais ce n'était pas inquiétant. Seulement dommage. Son espace corporel n'était plus menacé. Désormais, il était capable de le soutenir indépendamment des événements extérieurs.

Il avait bouclé la boucle. Il était devenu aussi accueillant qu'au début, mais sans renoncer à lui. Et il espérait que cette paisible sérénité lui assurerait la longue vie des tortues. ■